

La naissance du printemps ou l'invention de la jeune fille.

Philippe Ariès nous a montré comment l'âge classique découvre l'enfance. Comment dans l'iconographie les visages réels d'enfants particuliers se dégagent de ceux des anges et autres angelots, et des représentations des enfances divines.

Le XVII^e siècle a parallèlement inventé la jeune fille. Enfant, puis femme à l'âge où s'arrête l'enfance, 7 ans. Vêtue en femme, parlant comme une femme, les filles de l'âge préclassique n'ont pas d'adolescence et moins encore de post-adolescence, période nécessaire à l'établissement de la jeune fille. L'école marquant la durée de l'enfance. Les filles ayant peu d'école avaient peu de jeunesse. Elles étaient précocement femmes. Le mariage était la borne de l'enfance. Comme pour l'enfant, la représentation de la jeune fille a eu du mal à émerger des représentations religieuses et mythologiques. Ni les vierges hantées par leur maternité glorieuse ni les déesses grosses du poids de leur symbolique sexuelle ne sont des jeunes filles. Abondante au XIX^e, souvent douteuse au XVIII^e où elle apparaît plus fille que jeune fille et souvent fille de joie, elle est pratiquement absente au XVII^e. Pour illustrer *Un Monde à l'usage des Demoiselles*, j'ai dû me rabattre sur une fresque de Botticelli qui illustre assez mal mon propos. J'ai passé un compromis entre la naissance de Vénus, et le beau et grave printemps couronné de feuilles et de fleurs. J'ai pensé à la naissance du printemps.

En 1686 la fondation de Saint-Cyr reprend en grand l'esprit de la fondation de Noisy et celle de Maintenon. Il s'agit d'éduquer des filles pauvres de l'aristocratie. Les débats des constitutions portent sur le nombre d'élèves. Le plus possible, c'est-à-dire 500 élèves jusqu'à 15 ans ou le mieux possible, 250 mais élevées jusqu'à 20 ans.

"La charité d'élever et d'instruire des filles jusqu'à cet âge (15 ans) serait bien peu de chose, si on les renvoyait dans le monde à l'âge le plus périlleux ; qu'à la vérité, la peine de les garder jusqu'à 20 ans serait très grande; mais que la pitié voulait qu'on se chargeât des filles aux mêmes conditions que les mères le font des enfants..."

En choisissant la seconde solution, Madame de Maintenon plaide pour elle-même; noble, pauvre et orpheline, elle sait de quoi elle parle . A 15 ans, l'âge périlleux, on l'a poussée, faute de mieux dans le monde de Scarron. Le poète lui a alors donné le choix entre le couvent ou le mariage mais avec lui.

De 10 ans à 20 ans, voilà dix années que Madame de Maintenon offre au printemps, c'est-à-dire aux filles entre la prime enfance et le mariage, un temps pour elles, entre elles, occupé que d'elles, un temps passé à se connaître, à se former. 10 ans ! L'espace est immense quand la plupart des mariages se règlent autour de 16 ans. De la princesse de Clèves à Cécile de Volange, l'âge du mariage n'évolue pas, toutes les mariées ont 16 ans (quelquefois moins : 12 ans pour Madame de Villeneuve ou pour Mlle de Bourbonne qui devait se marier 8 jours après sa première communion). A 16 ans, la tête est facilement tournée. Les filles ne réfléchissent pas. Après elles ne veulent plus. A 16 ans, Agnès ne veut pas d'Arnolphe, Cathos et Magdelon refusent La Grange et Du Croisy. Beaucoup ne se soumettent que pour prendre leur revanche. C'est donc entre 16 et 20 ans que Madame de Maintenon construit sa jeune fille, non comme la continuation d'une jeunesse naturelle, mais comme un être de culture féminine.

Le temps imparti à la jeune fille est si long pour l'époque que madame de Maintenon va le découper. Contrairement à ce qui se pratique dans les institutions religieuses (les dames de ST Maur rassemblent 80 élèves dans une salle) Les jeunes filles de Saint-Cyr sont réparties selon l'âge en 4 classes :

- les rouges. 56 élèves de moins de 10 ans
- les vertes. 56 de 11 à 13 ans
- les jaunes, 65 de 14 à 16 ans
- Les bleues, 73 de 17 à 20 ans

Chaque classe est partagée en 5 ou 6 bandes ou familles de 8 à 10 élèves chacune, regroupées d'après le degré de leur instruction. A la tête de chaque famille, un chef ou mère de famille assistée d'une aide ou suppléante, prises chez les bleues, dont l'insigne était un ruban feu (10) et le ruban noir (20). Le fonctionnement est celui de l'éducation mutuelle et soulage les maîtresses titulaires qu'il faut former aussi.

Chaque classe a sa physionomie distincte. A travers les lettres et instructions de Mme de Maintenon aux Dames de Saint Louis, on voit que l'éducation des rouges et des vertes se passe bien, même agréablement. Pour Madame de Maintenon, elles ne sont jamais assez jeunes, c'est avec elles qu'elle passe le meilleur de son temps : "les peuples heureux n'ont pas d'histoire", dit-elle. En revanche les problèmes se concentrent sur les jaunes et de façon moindre sur les bleues. Les 14-16 ans ont des prétentions à l'indépendance, des bouffées d'orgueil. Elles sont glorieuses et encore glorieuses. On leur en fait cent fois le grief. Fières et hautaines, elles répliquent, se prennent au sérieux. Elles se montent la tête, veulent leur indépendance. Madame de Maintenon eut à ramener l'ordre après le succès d'Esther qui tourna bien des têtes, puis à sonner le tocsin de son ambition éducative après l'affaire du quiétisme qui répandit sa doctrine chez les jaunes qui furent prises de fièvre mystique.

Pour les plus petites, il n'est question que de bien les connaître, les punir, les récompenser et surtout les soutenir maternellement. Les plus grandes, les Noires et les Feux qui participent à la direction des classes forment une élite, elles sont parfaites : "Surtout ménagez nos Noires, c'est notre honneur et notre force". Ce sont donc les jaunes (14-16 ans, l'âge le plus dangereux), qui font preuve de légèreté et d'opiniâtreté, qui offrent le moins de prise à la raison. Leur caractère n'est pas encore réglé. Elles sont à l'âge ingrat. Mme de Maintenon découvre l'adolescence. Au début du XIXe siècle, Madame le Prince de Beaumont expose dans le Magasin des Adolescentes, ou dialogues entre une sage gouvernante et plusieurs de ses élèves de la première distinction les mêmes difficultés avec des filles du même âge représentées par une élève type, astucieusement nommée Miss Tempête. Miss Tempête a 15 ans , elle concentre sur elle tous les défauts de l'adolescence. Faute de pouvoir la réduire, Mme Le Prince de Beaumont choisit de la faire mourir. Nous sommes dans une fiction éducative. Miss Tempête rachète ses péchés par une agonie exemplaire.

La venue au monde de la jeune fille entraîne des problèmes qui sont difficiles à résoudre. Rien de plus simple que de prendre en charge une petite fille, de lui apprendre le b-a-ba, un semblant d'usage, un voile de bonnes manières, quelques bribes de religion et de la jeter, en l'étourdissant de robes, de bijoux et de fêtes, entre les bras du mari qu'on lui aura choisi. C'est l'histoire de la plupart des éducations, qui se terminent par un

mariage arrangé. Cécile de Volanges tombe amoureuse du cordonnier qu'elle prend pour le mari qu'on va lui et donner et Madame de Puisieux se souvient "J'entendais parler d'une berline bien dorée, d'une belle livrée, de jolis chevaux... Mon père m'aurait proposé l'homme du monde le moins aimable, pour avoir la berline et les diamants, mettre du rouge et des mules, j'aurais épousé."

Que disent les maris de ces épouses adolescentes? Peu de témoignages en dehors des textes du Moyen-Age, dont la misogynie se délecte à décliner les quinze joies du mariage. Le mari doit faire régner l'ordre. Dans la famille, il poursuit le travail du père et devient l'éducateur en chef de sa femme. Au XIXe siècle, Madame Necker de Saussure propose même dans son éducation progressive que le mari soit chargé de la seconde éducation de sa femme, celle qui la formerait à son goût et à son usage. Mais George Sand et beaucoup d'autres écrivains femmes du XIXe siècle lèvent le voile sur cette situation passée sous silence. Elles témoignent de la dureté des époux et de la situation d'esclave des épouses. Devant les maris-pères, les jeunes femmes tremblent autant que leurs enfants. On pense à Madame de Rénal, à Madame de Mortsaot, "Le lys dans la vallée". Madame de Staël -qui s'était pourtant bien arrangée de son mariage - n'en finit pas de décrire dans ses romans ces unions malheureuses, les époux violents, les femmes désenchantées : " Vous savez que le bonheur de ma vie intérieure n'est fondé ni sur l'amour, ni sur rien qui peut lui ressembler ; je suis heureuse par les sentiments qui ne trompent jamais le coeur, l'amour filial et l'amour maternel." Elle se soumet car la maternité la soumet. Une jeune femme, c'est toujours à quelques mois près une jeune mère.

Les jaunes sont difficiles, mais elles le serait davantage si l'éducation de la prime enfance ne visait à assouplir l'adolescence. Mme de Maintenon refuse de faire entrer d'emblée à Saint-Cyr des filles trop âgées. Dans (10 Octobre 1686) la famille de St Hilaire, elle prend la petite de 8 ans, mais repousse la candidature de l'aînée de 15 ; " trop vieille", je me suis bien promis de 'en recevoir aucune de son âge". Pour éviter l'âge ingrat, il faut d'abord passer par une longue préparation des enfants, l'étude de leur caractère, l'assouplissement de leurs mœurs, leur mise à l'écart du monde. Bref, il faut de bonnes habitudes, une surveillance constante. "Soyez persuadées que c'est à cause que vous êtes si exactes à les veiller, écrit-elle (1704) aux Dames de Saint Louis, qu'elles

sont si aisées à conduire, et qu'aussitôt que vous cesserez de les observer, elles deviendront libertines. Il ne paraîtra pas d'abord grand changement à l'extérieur; elles vous charmeront peut-être même par leur conduite, et vous serez tout étonnées qu'un beau matin vous découvrirez dans le plus grand nombre un mauvais esprit, point de piété, et un si grand relâchement que vous aurez toutes les peines du monde à en venir à bout, et à rétablir parmi elles cette droiture, cette simplicité, cette docilité et cette innocence de vie si aimable".

L'énoncé des défauts appréhendés, autant que des vertus souhaitées, montrent que l'on ne devient pas naturellement une jeune fille, une de ces perles noires qu'estime tant Madame de Maintenon. Il faut aller contre le naturel de la femme qui, comme celui de l'enfant, et presque pour les mêmes raisons, est mauvais, c'est à dire contraire à la religion et à la société. Les filles, parce que filles, sont faibles, fragiles, capricieuses, influençables. "Elles sont nées artificieuses", dit Fénelon, ajoutez qu'elles sont timides et pleines de fausse honte"... Elles sont nées avec un violent désir de plaire."Elles ont souvent, ajoute Madame de Maintenon, l'esprit de travers, c'est-à-dire "l' esprit qui ne se rend point à la raison, qui ne va point au but, qui croit toujours qu'on veut lui faire de la peine, qui donne un mauvais tour à tout, et qui, sans être malicieux, prend les choses tout autrement qu'on a prétendu les dire. Mais rien n'est pire qu'un esprit faux, ou déguisé et dissimulé, ou entêté et opiniâtre..."

L'innocence et la simplicité qui sont l'apanage des jeunes filles ne sont pas naturelles. Ces vertus sont acquises par un travail de longue haleine. La jeune fille n'est pas un produit de la nature que la culture, l'éducation et la société ne peuvent que corrompre, comme voudra nous le faire croire Choderlos de Laclos ou Rousseau, mais de l'éducation. Elle fait connaître à sa créatrice, éducatrice ou mère, la véritable gloire de la femme, en somme le pendant de la gloire guerrière des hommes. C'est dans le contexte de la contre-réforme, devant le constat que les mères, surtout celles de l'aristocratie se moquent de l'éducation de leurs filles comme d'une guigne, que l'Eglise du XVIIe siècle propose aux femmes d'être les éducatrices de leurs filles, d'en faire des chefs d'œuvres, c'est à dire des femmes destinées à veiller sur l'éducation chrétienne de leurs enfants. La langue est maternelle, la religion est maternelle, l'éducation sera maternelle. Les portraits privés aiment désormais à montrer une mère apprenant à lire à sa fille pendant que les tableaux religieux s'emparent du modèle de Sainte-Anne apprenant à lire à la vierge. Rassemblant les deux ambitions, Madame de Maintenon, se fait peindre assise, un livre

sur les genoux , montrant à lire à une petite fille de Saint-Cyr. Le tableau est presque religieux. La maîtresse est assise, l'élève apprend son b-a-ba à genoux. C'est ainsi qu'on apprenait à lire à Saint-Cyr, à genoux aux pieds de sa maîtresse (instruction de 1701)

C'est pour pallier l'absence, l'incurie, l'insouciance des mères que se développent les éducations collectives, les externats religieux : Ursulines, Visitandines, Dames de Saint Maur, et Saint-Cyr, cet exemplaire unique d'internat laïque au moins jusqu'à la réforme de 1691, qui fait de l'institution charitable, un couvent presque comme les autres. "L'objet de Saint-Cyr, écrit le père La Chaise à Fénelon, n'est pas de multiplier les couvents, qui se multiplient assez d'eux-mêmes, mais de donner à l'Etat des femmes bien élevées ; il y a assez de bonnes religieuses et pas assez de bonnes mères de famille; les jeunes filles seront mieux élevées par des personnes tenant au monde". L'ambition de Madame de Maintenon pour ses élèves va encore plus loin : " Nous voulions une piété solide, éloignée de toutes les petitesse de l'esprit, un grand choix dans nos maximes, une grande éloquence dans nos instructions, une liberté entière dans nos conversations, un tour de raillerie agréable à la société, de l'élévation dans notre piété et un grand mépris pour les pratiques des autres maisons."

Dans son traité de l'éducation des filles, Fénelon atteste la même ambition : former des mères chrétiennes. Quand on considère ce traité, si important parce qu'il sera la référence en matière d'éducation des filles de Madame de Maintenon à Madame Campan en passant par madame de Lambert et Madame de Genlis, si on examine sa structure, sa nature, on constate qu'il est, quoi qu'en dise le titre, principalement un traité d'éducation des enfants, et même des petits enfants (garçons ou filles, nous l'avons vu, le sexe n'a ici pas d'importance). Cette partie extrêmement inventive, libérale, analyste, annonce déjà l'Emile de Rousseau. La partie réservée aux filles, aux jeunes filles se contracte sur quelques pages, où Fénelon, comme à regret, après l'enchantement que lui procurent les enfants, est obligé de revenir à la source de l'enfant, la femme et de considérer son destin éducatif par rapport à celui qu'il souhaite pour les enfants : "Pour remédier à tous maux, c'est un grand avantage que de pouvoir commencer l'éducation des filles dès leur plus tendre enfance; ce premier âge qu'on abandonne à des femmes indiscrètes et quelquefois dérégées, est pourtant celui où se font les impressions les plus profondes, et qui, par conséquent, a un grand rapport avec le reste de la vie."

Si l'on s'en tient à La Chaise, à Fénelon, la jeune fille bien éduquée, c'est à dire celle que l'on garde trois ou quatre ans de plus pour mieux la former ne serait que la préparation de la mère chrétienne. Le programme intellectuel et pratique des institutions, y compris celui de Saint-Cyr ne vise à rien d'autre. Pour les précieux, les féministes chrétiens (Du Bosc, Grenaille) et la plupart des grandes éducatrices, la jeune fille serait le modèle parfait d'une féminité autonome qui n'a pas besoin de s'allier à un époux ou à un enfant pour exister. Des femmes qui ont eu à souffrir des effets pernicieux du monde et des agissements malfaisants des hommes tiennent dans l'éducation des filles leur réhabilitation morale. Madame de Maintenon, Madame de Genlis, Madame Leprince de Beaumont, Madame Campan, toutes ont eu des débuts difficiles et des rapports compliqués avec le sexe fort. Que dire de Madame de Chartres qui, tout en révélant à sa fille le passé des femmes de la cour, garde un silence absolu sur le sien. Les éducatrices sont à la fois misogynes et misandres. Avec la jeune fille, nouvelle Eve moderne, elles tiennent leur revanche. Elles sont créatrices de la perfection absolue qu'elles signent, qu'elles exhibent et dont elles font leurs armes de combat dans le monde des hommes. Dans *Les Femmes Savantes* qu'est Armande pour Philaminthe ? Sinon la réponse qu'elle donne au délire prosaïque de Chrysale. Madame de Maintenon n'est pas très encourageante sur le mariage, elle revient plusieurs fois sur la question. Loin d'en faire le but de l'éducation, elle montre comment il la borne. S'il faut faire tant pour en arriver là, un homme, n'importe lequel ! Elle calme les imaginations romanesques de ses élèves : se préparer à se marier, c'est, en renonçant à tous ses goûts, à son intégrité, surtout apprendre à s'ennuyer. " Comptez donc, mes enfants, que vous aurez partout de la contrainte, soit que vous vous fassiez religieuses, ou que vous retourniez dans le monde. On croirait que les religieuses en ont beaucoup plus que les personnes mariées ; c'est tout le contraire. Les filles sont présentement bien contraintes. On les marie sans leur demander leur consentement, sans s'informer de l'humeur de celui qu'on leur destine, s'il est raisonnable, s'il a de la piété, de sorte qu'elles se trouvent engagées pour toute leur vie sans presque savoir à qui. Il est certain que les contraintes des religieuses ne sont pas si grandes que celles qu'on a à essuyer dans le monde. Vous passez ici une vie douce et tranquille, et vous ne savez presque ce que c'est que la peine; vous le sentirez un jour." (Instruction à la classe rouge, 1701). Sur 1121 demoiselles qui sont passées à Saint-Cyr de 1686 à 1773, 398 sont devenues religieuses, 723 se sont mariées.

A force de lire et de relire la Princesse de Clèves, je pense que la princesse est une sorte de brûlot que Madame de Chartres envoie, pour la détruire, dans une société d'apparence dont elle méprise le double langage : "Si vous jugez sur l'apparence en ce lieu-ci, vous serez souvent trompée: ce qui paraît n'est presque jamais la vérité." Contre une Société pervertie qui se pare de vertu, elle engage le fer d'une vertu parfaite. Madame de Clèves fait bien des ravages autour d'elle chez les femmes dont elle exaspère la jalousie et surtout chez les hommes, les ennemis héréditaires, le chevalier de Guise, le prince de Clèves et surtout le duc de Nemours. Elle a sans cesse en tête ce que lui a dit sa mère sur "le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies, leurs infidélités, les malheurs domestiques où plongent les engagements". Autre signe, la fierté, la gloire que Madame de Chartres tire de la conduite de sa fille, se délitent quand elle comprend que la Princesse de Clèves est victime, elle aussi, d'une passion à laquelle elle va peut-être céder. Il y a deux morts psychologiques dans le roman, celles des deux héros, incapables de surmonter l'ampleur de leur déconvenue. Si on accepte que le Prince de Clèves meure de Jalousie, on peut accepter que Madame de Chartres meure de déception, au moins d'appréhension d'avoir travaillé à un chef d'oeuvre qui n'en aurait pas été un.

Le véritable couple est éducatif, une mère, une fille. La mère crée la jeune fille mais la jeune fille crée la mère. Elle la pousse vers une forme sublimée de la maternité. Les femmes n'ont pas commencé par la maternité des bêtes (le mot est de Marie d'Agout) pour arriver à la maternité éducatrice, mais par la maternité supérieure pour accepter la maternité du corps. C'est parce qu'elle a éduqué la jeune fille que la femme accepte, après s'en être déchargé chaque fois qu'elle l'a pu sur les bonnes, les nourrices, les berceuses et autres gouvernantes, le fardeau de la puériculture. L'instruction des dames maîtresses à Saint-Cyr est extrêmement ambitieuse. On leur recommande d'être des mères pour les demoiselles. Mais pour ces mères-là, il faut non seulement prononcer les trois vœux des religieuses mais y jouter le fameux quatrième vœu, supérieur aux autres, celui de consacrer sa vie entière à éduquer et à instruire les demoiselles. Madame de Maintenon, qui n'a jamais eu la joie d'être mère, a voué sa vie à l'éducation. Elle rêvait du titre d'institutrice, elle le croyait même " au-dessus de ce qui lui était dû". C'est parce que le XVIIe siècle a sublimé la maternité que le XVIIIe a découvert le bonheur et la nature, le bonheur dans la nature.

A un siècle d'écart, deux femmes sont à leur table et écrivent des lettres : - Madame de Sévigné adresse des lettres d'amour à sa fille, jeune mariée, en la mettant en garde contre son mari et les maternités superflues ; - Madame Roland écrit à son mari des lettres d'amour, elle tient son bébé contre sa poitrine, tout en écrivant elle lui donne le sein !

Paule Constant